Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: L'allemand [suite]
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-763982

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ALLEMAND

II

Dans un premier article nous avons vu le portrait de l'Allemand par M. Jacques Rivière; portrait qui est plutôt une silhouette, mais vigoureusement burinée. Sa définition se meut dans l'absolu, en négligeant deux facteurs importants: celui du temps (évolution historique et moment particulier) et celui de l'espace (classes sociales et individualités). Dans les différences qui l'ont frappé, et qui ne sont parfois que dans le mode d'expression, il voit des propriétés congénitales de la race allemande, ce qui l'amène à un système à la fois lumineux et fallacieux. La sagacité admirable de certaines parties ne doit pas nous cacher l'interprétation erronée de l'ensemble. [1])

C'est l'évolution historique qui nous occupera surtout aujourd'hui; j'en profiterai pour citer quelques textes du XVIIe siècle français, dont je persiste à croire qu'il est *(mutatis mutandis)* l'équivalent de l'Allemagne d'hier; ces textes pourraient se multiplier, remplir tout un volume; j'en cite quelques-uns à peine; ils sont bien connus, à la portée de tous, mais on s'obstine à en voiler pour ainsi dire la signification pourtant si nette.

Dans un volume qui vient de paraître chez Grasset *(Idées et figures d'aujourd'hui)* René Gillouin a réuni quelques articles publiés de 1915 à 1918; j'en signale particulièrement les chapitres I et II (La formation du Germanisme — Réflexions sur quelques thèmes actuels); ils sont de nature à froisser bien des esprits en France, mais solidement construits sur des faits, sur une connaissance exacte et intelligente du passé intellectuel de l'Allemagne. C'est un livre courageux, puisqu'il est plein de bon sens . . . Je renonce à l'analyser, mais je le citerai souvent, car il touche à tous les points essentiels.

Par un juste et triste retour des choses on exploite aujourd'hui contre l'Allemagne une des erreurs scientifiques qu'elle a propagées avec le plus de ténacité pendant cinquante ans; c'est la théorie des

---

[1]) Aujourd'hui seulement je lis dans la *Nouvelle Revue française* du 1er juin 1919 une lettre ouverte d'André Gide à Jacques Rivière et des „Réflexions sur l'Allemagne", qu'il faut lire comme corroboration partielle et comme correctif important de l'ouvrage de Rivière.

races. Taine serait épouvanté de voir comment, de sa formule „la race, le milieu et le moment“, on n'a gardé que le premier terme, tandis que pour lui l'essentiel était dans les deux derniers. Dès les premiers jours *Wissen und Leben* a combattu cette fiction scientifique de la race, telle que la présentaient les savants allemands; pour être défendue aujourd'hui par des écrivains français, sa valeur n'a nullement augmenté.

Cette idée fixe de la race, qui confond les Prussiens (Borusses, d'origine slave[1]) avec les Germains, a refait l'histoire à rebours, en remontant le cours des siècles: Bismarck, Hegel, Fichte, Kant, Luther[2]) . . . Et Luther a préparé le bombardement de Reims. *Quod erat demonstrandum.* Cette salade, bien assaisonnée, a beaucoup de succès. Je ne m'y arrête pas. René Gillouin a là-dessus des pages excellentes.

Rappelons en peu de mots quelques faits essentiels de l'histoire allemande: un vaste pays sans frontières physiques bien nettes, à la fois morcelé et ouvert, tour à tour débordant et débordé, héritant de Charlemagne la funeste fiction du Saint Empire Romain, dépendant ainsi de Rome, exposé par la monarchie élective à toutes les intrigues du dedans et du dehors, voué à l'instabilité, divisé par les religions, enfin et surtout distancé de plusieurs siècles, en politique, par la première „nation“ du continent, par sa voisine la France, dont la diplomatie tend à empêcher la formation d'une nation allemande.

Tout cela crée à la longue un certain état d'âme: l'indifférence politique de la masse et le machiavélisme des grands, la servilité du geste extérieur, mais aussi telles vertus rustiques ou provinciales (que la littérature a exagérées et faussées dans la forme, et qui n'en sont pas moins réelles) de bonhomie, de simplicité, de fidélité, de résignation philosophique, tandis qu'une élite se réfugie dans le domaine idéal de la pensée, de la rêverie, et, s'ouvrant largement aux idées étrangères, réalise un cosmopolitisme prématuré, par faute

---

[1]) Qu'on aille par exemple, à quelques lieues de Berlin, dans les forêts de la Sprée, on y trouvera les Wendes, qui ont gardé (du moins dans l'Eglise) leur langue slave. — Il est intéressant de noter que, pour les savants allemands, les Prussiens ont toutes les vertus germaniques, tandis que, pour les écrivains français, les Germains ont acquis tous les vices prussiens.

[2]) Nietzsche, Heine et Goethe sont aussi des „documents“, qu'on invoque tantôt pour et tantôt contre.

de vie nationale. C'est en un mot „la vieille Allemagne“ patriarcale, qui a enchanté tant de voyageurs; ils n'en ont vu que les beaux côtés (comme d'autres ne voient que le „pittoresque“ italien, ou les chalets de la Gruyère), ce qui rend le contraste d'autant plus violent avec l'Allemagne positiviste d'aujourd'hui.

Cet état de choses ne pouvait durer toujours; une loi de l'histoire, aussi impérieuse que les lois de la physique, pousse les peuples à se constituer en nations conscientes. Les membres épars de l'Allemagne *devaient* se réunir peu à peu, malgré tous les obstacles, et ce fut une erreur capitale de la politique française (erreur qui persiste chez beaucoup de diplomates de la vieille école) que de s'opposer à cette inéluctable agrégation des pays allemands; le résultat en est que l'agrégation s'est faite contre la France; par les armes de la Prusse, dès Frédéric le Grand, et par les écrivains, dès Lessing. Le Luthéranisme y a contribué, non point en tant que religion, mais parce que plusieurs princes allemands se sont ralliés à lui par politique, l'ont protégé pour s'en faire un instrument (qui rappelle un peu l'Eglise gallicane).

Dès le XVIII° siècle on voit ainsi s'esquisser une concentration absolutiste, qui ne triomphera qu'en 1870. René Gillouin remarque que la philosophie des Encyclopédistes, destructrice de l'Eglise et de la Monarchie en France, a au contraire servi l'absolutisme en Prusse. Cela est logique; en France la concentration absolutiste était réalisée, on pouvait y passer à une étape nouvelle; en Allemagne, elle était encore à faire. René Gillouin observe (page 21): „liberté illimitée de la pensée, caporalisme strict de la parole et de l'acte, tel est le principe ambigu et à double face de la Culture prussienne“. Cela n'a rien de spécifiquement prussien (sauf tels détails de forme). „Intus ut libet, foris ut moris est“ (pleine liberté de la pensée intime, mais à l'extérieur respect de la coutume), c'est la formule célèbre qu'on attribue à Pomponace.[1]) Descartes a-t-il donc fait autre chose? Il avait pour devise „bene vixit qui bene latuit“ (celui-là a bien vécu, qui s'est bien caché); en 1633, apprenant la condamnation de Galilée, il détruit son *Kosmos* („un traité que quelques considérations m'empêchent de publier“) et bâtit dans

[1]) Elle est en réalité d'un de ses élèves. Pietro Pomponazzi, né à Mantoue en 1462, mort en 1525, exposa fort habilement des idées hétérodoxes tout en professant son respect de l'orthodoxie.

son *Discours de la méthode* une „morale provisoire“ qui est en contradiction très nette avec sa conception mécaniste de l'univers, mais dont tout son siècle a été dupe, sauf Pascal! On a remarqué avec raison que les véritables disciples de Descartes, ce sont les Encyclopédistes; pourtant ses contemporains ont cru, et beaucoup croient encore, que Descartes a „prouvé“ l'existence de Dieu; son système, subversif en réalité, a été une des bases de la monarchie de Louis XIV.[1]) — Et Malherbe, ce médiocre si représentatif, dont l'influence fut si grande? Il écrit à Henri IV: „Les bons sujets sont à l'endroit de leur Prince, comme les bons serviteurs à l'endroit de leurs maîtresses. Ils aiment ce qu'il aime, veulent ce qu'il veut, sentent ses douleurs et ses joies, et généralement accommodent tous les mouvements de leur esprit à ceux de sa passion“ (éd. Lalanne, vol. I, page XXVIII). Il vécut en impie et se confessa pourtant avant de mourir, disant: „J'ai vécu comme les autres, je veux mourir comme les autres, et aller où vont les autres“.

Désirez-vous un auteur plus considérable que Malherbe, plus compétent en matière de politique? Voici Jean-Louis Guez de Balzac (1597—1654). En 1631 il publia *Le Prince,* qu'on aime à citer, mais qu'on devrait lire aussi, car „*Le Prince* compte parmi les premières strophes de l'hymne qui monta pendant plus d'un siècle vers le trône absolu des Bourbons, jusqu'à Bossuet, jusqu'à Voltaire“.[2]) A lire également, son *Aristippe ou de la Cour* (1658). Voici quelques perles: „Je dis bien davantage. Lorsqu'un roi mange son peuple jusques aux os, et qu'il vit en son Etat comme en terre d'ennemi, il ne s'éloigne point tant du devoir de sa charge que quand il obéit à un autre“ (*Arist.* disc. VII). — „Voici sous les lois et dans le devoir celui qui ne voit rien que le ciel au-dessus de soi; qui ne saurait pécher que contre Dieu seul, qui porte la couronne la plus indépendante qui soit au monde et pour lequel l'Eglise qui lance ses foudres sur les autres têtes n'a que des bénédictions et des grâces“ (*Le Prince,* chap. Ier). — Et à propos des lettres de cachet et de la Bastille: „Sur un simple soupçon,

---

[1]) Lavisse le reconnaît expressément, à plusieurs reprises, dans son *Histoire de France*, tome 7, volumes 1 et 2.

[2]) Declareuil: *Les idées politiques de Guez de Balzac* (Extrait de la *Revue du Droit public et de la Science politique en France et à l'étranger.* 1907. N° 4. Giard & Brière.) Etude à lire et à méditer.

sur une légère défiance, sur un songe qu'aura fait le Prince, pourquoi ne lui serait-il pas permis de s'assurer de ses sujets factieux et de se soulager l'esprit, en leur donnant pour peine leur propre repos? ... ne vaut-il pas mieux empêcher les innocents de faillir qu'être réduit à cette triste nécessité de condamner des coupables? En user de la sorte, n'est-ce pas exercer des actions de clémence?" (*Le Prince,* chap. XVII). M. Declareuil écrit avec raison: „Ces idées de Richelieu, si précises, si voulues, étaient comme il arrive souvent, la traduction claire des velléités de tout un peuple et ses actes la mise à exécution des désirs secrets de la nation. Satisfaite des buts qu'il suivait, celle-ci ne chicana point sur les moyens .." Et si l'on a des sujets de mécontentement (au temps de la Fronde) les ministres sont seuls responsables du mal, et le peuple crie: „Vive le roi tout seul!" La parole attribuée à Louis XIV: „L'Etat, c'est moi" est une formule acceptée par tous, plus encore que celle de Guillaume II: „Sic volo, sic jubeo; regis voluntas suprema lex esto".

Si Balzac ne vous suffit pas encore, prenons donc le poète de la volonté et de la liberté, Pierre Corneille. Voici d'abord les *Sentiments de l'Académie sur le Cid* (1637) où l'Académie, élite des intellectuels, condamna *par ordre* une œuvre que tout Paris applaudissait; Chapelain, chargé de cette belle besogne, a peiné des mois pour y mettre ou y ôter „des fleurs", au gré de Richelieu (Lire sa lettre à Balzac, du 20 décembre 1637, éd. Tamizey de Larroque I. 183). Et Corneille s'est soumis. — Pour les flatteries auxquelles ce pauvre grand homme a recours, il faut lire les dédicaces de ses tragédies; son chef-d'œuvre, *Polyeucte*, est dédié à la Régente Anne d'Autriche (voir sur elle: Ed. Rossier, *Profils de Reines*). Pour lui offrir une œuvre digne d'elle, „il fallait aller à la plus haute espèce, ... lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits ... ... C'est à cette extraordinaire et admirable piété, Madame, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son roi[1]); les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du ciel, qui répand abondamment sur tout le royaume

[1]) Louis XIV, alors âgé de cinq ans; il jouissait déjà de la protection spéciale d'un Dieu, français à cette époque, devenu allemand depuis.

les récompenses et les grâces que Votre Majesté a méritées". (éd. Marty-Laveaux, III. 472).

On me dira: Ce sont là des dédicaces, où la flatterie est de tradition. Soit; prenons les tragédies elles-mêmes. Dans *Polyeucte* Félix déclare (vers 930): „Les Dieux et l'Empereur sont plus que ma famille". Mais Félix est un personnage peu sympathique; Jules Lemaître en fit même un jour une caricature fort amusante; je le sacrifie et ne retiens de *Polyeucte* qu'une note de Voltaire dans son édition de 1764; elle concerne le vers 1804, où Sévère dit:

„Servez bien votre Dieu, servez notre monarque".

Voltaire annote: „La manière dont le fameux Baron [mort en 1729] récitait ces vers en appuyant sur *servez notre monarque*, était reçue avec transport".

Ecoutons maintenant le vieil Horace enseigner le civisme à son fils:

„Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit.
... ...

C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire".

Horace (V. 3).

Cinna déclare de même (vers 521): „Le pire des Etats, c'est l'Etat populaire", et si l'on m'objecte qu'à ce moment il n'est pas sincère, je donne la parole à l'impératrice Livie; elle dit à Emilie:

„Tous ces crimes d'Etat qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et, dans le rang sacré où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable;
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable:
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main;
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain."

(*Cinna*, V. 2.)

Livie à Auguste:

„Après cette action, vous n'avez rien à craindre:
On portera le joug désormais sans se plaindre.
... ...
Rome, avec une joie et sensible et profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde." (V. 3.)

Dans *La mort de Pompée* (1643—1644) Cléopâtre affirme:

„Les princes ont cela de leur haute naissance:
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.
Leur générosité soumet tout à leur gloire:
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire;
Et si le peuple y voit quelques déréglements,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments."[1])

(II. 1.)

Je ne puis quitter Corneille, sans en revenir à *Horace*. Au cours de la guerre, quand la Comédie Française vint à Zurich, elle crut bien faire en nous révélant, par *Horace*, le patriotisme français. On ne pouvait mieux tomber! Le jeune Horace a précisément cette „vertu" féroce qu'on reproche aux Allemands. Corneille en a eu quelque soupçon; il lui fait dire par Curiace:

„Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare;
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
... ...
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain." (II. 3.)

Hélas, Curiace est vaincu; Horace, assassin de sa sœur, est acquitté par le roi en un raisonnement impeccable:

„De pareils serviteurs sont les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc." (V. 3.)

Ah, si tous les criminels, dont l'Entente demande l'extradition, avaient lu Corneille ... ...

Chez Molière on retrouve, sous une forme différente, d'autres „strophes de l'hymne qui monta pendant plus d'un siècle vers le trône absolu des Bourbons". Je rappelle simplement la scène dernière d'*Amphytrion*, où Jupiter dit au mari d'Alcmène:

„Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore"

avec la conclusion morale de Sosie:

„Sur telles affaires, toujours
Le meilleur est de ne rien dire".

Même Boileau, ce railleur, même cet unique Racine, même ce grand Bossuet, tous nous ont laissé des textes éloquents. La lettre de Fénelon à Louis XIV (dont j'ai cité naguère ici de longs

[1]) Nous sommes donc bien injustes envers Cléopâtre, quand nous lui reprochons quelques petits écarts de conduite.

passages) a-t-elle été envoyée au destinataire? Si oui, ce fut en tout cas sous le couvert de l'anonymat. Et si l'on veut savoir comment l'absolutisme de Louis XIV s'entendait à domestiquer l'intelligence, même à l'étranger, il n'y a qu'à lire les lettres de Chapelain, chargé de recommander les savants étrangers à la „générosité" du roi. Je ne vois au XVII° siècle que deux groupes d'hommes qui aient osé résister: les Huguenots et les Jansénistes; on sait ce qui leur advint...

Non, les Allemands n'ont rien eu à inventer en fait de „caporalisme strict de la parole et de l'acte". Ils ont tout simplement fait à leur tour le chemin de tous les absolutismes; ils l'ont fait avec des raffinements modernes dont nous parlerons plus tard; mais pour le fond il n'y a rien de neuf. — Quelle que soit mon horreur de cet absolutisme, je reconnais, comme historien, qu'il est une étape presque inévitable dans la formation d'une nationalité.[1]) Vu l'inertie de la masse, il faut une „poigne" pour lui donner l'homogénéité, la conscience de ses destinées, la forme et la direction premières; mais c'est une étape à franchir, à dépasser, à remplacer par la démocratie avec ses risques et périls. Le malheur de l'Allemagne (et de l'Europe!), c'est qu'elle en est arrivée à cette étape absolutiste au moment où les autres nations avaient atteint déjà un plan plus élevé de la civilisation. Elle a donné à son absolutisme non seulement une forme particulière (prussienne) mais encore tous les dehors de la „modernité" la plus avancée. Il en est résulté un messianisme particulièrement dangereux.

En résumé: que les membres épars de l'Allemagne se soient enfin réunis pour constituer une grande nation, c'est un fait normal, légitime, que la diplomatie des nations aînées a eu le grand tort de retarder longtemps. Que cette concentration ait pris la forme absolutiste, c'est encore normal. La joie et la fierté avec lesquelles le peuple allemand a pris conscience de sa force, la conviction où il vit d'avoir quelque chose à dire et à réaliser dans le grand effort humain, d'avoir même déjà donné beaucoup, tout cela encore est légitime; et tout ce qu'on nous raconte pour démolir l'un après l'autre les savants, les penseurs, les poètes et les artistes allemands, pour salir les pages héroïques de l'histoire allemande, tout cela est

[1]) Il y a des cas particuliers qu'il faudrait expliquer un à un: l'Italie, l'Angleterre, les Etats-Unis, et (si magna licet...) la Suisse.

odieux et ridicule. C'est un bourrage de crânes auquel je ne me prêterai jamais. — Mais, d'autre part, que les savants allemands aient pu à ce point méconnaître les leçons de l'histoire: qu'au lieu d'abréger l'étape despotique de leur pays ils aient rêvé de l'imposer aux nations libérées, que leur „objectivité" et leur internationalisme aient sombré dans le manifeste des 93, qu'ils aient mis leur science au service de la destruction systématique, voilà le crime qui pèse sur la génération d'hier et d'avant-hier. Les Français du XVIIe siècle, que je citais tout à l'heure, étaient des impérialistes, des absolutistes; mais c'est qu'ils marchaient en avant-garde, dans un pays inconnu, vers une Europe encore à créer; ils se grisaient de l'exemple de l'Empire romain. Erreur certaine, mais compréhensible. Dès la fin du XIXe siècle (pour ne pas dire dès 1789), la même erreur n'est plus excusable chez des intellectuels, qu'ils soient allemands, français, italiens ou anglais (il y a encore, dans les pays de l'Entente, des absolutistes qui envient la force allemande; René Gillouin le dit très justement). Il y a une Europe démocratique en devenir; le messianisme qui prétend la ramener aux temps de Charlemagne est un anachronisme monstrueux.

Cela dit, il nous reste à esquisser quelques traits caractéristiques de l'Allemand d'hier, en tâchant de respecter, autant qu'une brève analyse peut le faire, certaines différences de régions, de classes et d'individus. Ce sera l'objet d'un troisième article basé sur des expériences personnelles.

ZURICH E. BOVET

□□□

LE CONCERT EUROPÉEN

C'est une absurdité que de rejeter quoi que ce soit du concert européen. C'est une absurdité que de se figurer qu'on peut supprimer quoi que ce soit de ce concert. Je parle sans aucun mysticisme. L'Allemagne a suffisamment prouvé en quoi elle pouvait être utile et nous avons suffisamment démontré ce qui nous manquait. L'important c'est d'empêcher qu'elle domine; on ne peut laisser cet instrument de cuivre dominer. Mais il est mystique de prétendre que, supprimée, sa voix ne ferait pas défaut dans l'orchestre; mystique de croire que l'on ferait mieux de s'en passer. Mais: doit être asservi tout ce qui prétendait asservir.

ANDRÉ GIDE (*Nouvelle Revue française*. 1er juin 1919)

□□□